



## Lettre d'information n° 75 du 12 mai 2018 p2/2

[www.laramonda.com](http://www.laramonda.com)

### 8 Le petit olivier de Naya

Extrait provisoire de «arbres, plantes et hommes de la Sierra de Guara», Charles Mérigot (à paraître un jour)

Ah ! Ces histoires de village ! Pedruel mourait, sans habitants, partis depuis quelques années en ville. Les ronces envahissaient les rues. Chèvres et moutons divaguaient seuls près des maisons, sous la garde lointaine de bergers désabusés, assurés de la disparition prochaine du hameau - 200 villages désertés en 10 ans, alors, un de plus, un de moins... Une chèvre, ça grimpe bien, on en fait un animal de cirque. Saut sur le mur, rétablissement, saut sur le toit et que c'est amusant de gambader là-haut, au-dessus des rues, sur les vieilles tuiles romaines. Une tuile cassée, déplacée, comme un caillou roulant sous le sabot, bah ! La chèvre n'en a cure. Viendra la pluie, l'eau s'infiltrer, pourrit la poutre sous la tuile rompue. Elle craque. Le toit s'effondre. La ruine n'est plus loin.

Il fallait aussi compter avec les chasseurs, campant dans les jardins et qui parfois allumaient de chaleureux feux de camp avec ce qu'ils trouvaient : une porte, un vantail de fenêtre. Avec les « gitans », - c'est ainsi qu'on nommait les rodeurs- accusés d'emporter la laine des matelas. Et les brocanteurs à la recherche de quelques poteries, de quelques outils pittoresques qu'ils pourraient vendre aux gogos de la ville. C'est beau une faucille ou un marteau cirés sur un mur blanc ! Avec les premiers touristes curieux, ethnologues en goguette, faisaient sauter les serrures pour voir « *comment ils vivaient autrefois* »...



Pedruel allait mourir. Sur la douzaine de propriétaires, ceux qui habitaient dans les villes les plus proches - à 50 km tout de même- cinq ou six continuaient à venir, à faire acte de présence, c'est-à-dire, monter sur les toits, les entourer de barricades d'épines et de ronces contre les chèvres, colmater les brèches, refermer portes et fenêtres. Dans la conversation, une phrase revenait : « *Tienes goteras ?* » (Tu as des gouttières ?). La première des choses que l'on vérifiait en ouvrant les maisons pour un trop court séjour. Mais il fallait y arriver jusqu'à Pedruel ! D'abord 18 km d'une piste infernale, pratiquée uniquement par le camion dégingandé de Ferrer - épicier-boulangier-quincaillier-grainetier-matériaux de construction-huile, la land-rover couleur sable du facteur de Casa Escartin et la moto noire de José-Maria, le « *negro zumbón* » (le noir frelon). Puis à partir de las Almunias, une autre piste. Une piste ? A peine une sorte de chemin pierreux, deux kilomètres de cailloux qui sautaient, hargneux, contre la caisse à la moindre erreur. On atteignait la rivière, qu'on traversait à gué, de l'eau à mi-jante. Sauf lors des crues, les *riadas*.

Ah les maudites crues ! La force incroyable de l'eau. « *Baja turbia ?* » (elle est boueuse ?) était une autre des questions habituelles. Si elle coulait fangeuse, alors la *riada* allait venir. Inutile d'envisager un pont. L'argent qu'on y dépenserait, s'écoulerait tout de suite vers l'aval à la première crue un peu rude, avec les pierres du parapet, les troncs d'arbres, le limon. Alors, quand l'eau s'emporte, qu'elle emporte tout, dévale, brise, casse, roule, on attend la décrue, un jour ou deux, ou l'on passe à pied, un kilomètre plus loin, sur le seul pont qui a tenu depuis le Moyen-âge. Mais il faut l'atteindre celui-là, à travers buissons et champs détrempés. Pour monter quelques sacs de ciment jusqu'au village, pour parer au plus pressé en consolidant un mur, ce sera une autre fois. Avec un peu de chance, quand vous reviendrez, dans quelques semaines, vous franchirez le gué en voiture avec vos sacs. La rivière passée, il fallait encore grimper par un beau chemin romantique entre deux murs de pierres sèches, entre les mûres des ronces, entre le fragon, les asperges et le jasmin sauvages, à l'ombre des chênes. Bucolique, oui, mais tellement pentu !

Les cinq ou six qui s'acharnaient à préserver leurs maisons natales, se réunirent, consultèrent les autres : il nous faut une piste carrossable, à partir de la rivière, pour accéder en voiture au village et nous épargner la dernière montée. Chacun donnerait, qui un bout de terrain, qui un peu d'argent et l'on ferait venir un bulldozer. Certains acceptèrent et la piste, 500 mètres, fut achevée. Alors, ceux qui s'étaient saignés pour l'avoir, plantèrent deux piquets à son entrée, dès la rivière franchie et tendirent une chaîne, munie d'un cadenas. A ceux qui avaient payé, on distribua les clés. Aux autres : le chemin séculaire des poètes !

C'est ainsi que la chaîne apparut dans le paysage de liberté de la Sierra de Guara. Les premiers touristes, tous un peu anarchistes ou gauchistes, 1968 n'était pas loin, s'indignaient de ce détestable symbole - les chaînes du capital ! Ils rêvaient d'un immense terrain de jeu, d'un monde sans frontières où tout serait mis en commun et buttaient contre l'ignominie de la propriété ! Mais le temps a passé, cette vieille querelle a été oubliée. Contre une piste entretenue par les agents du Parc naturel, déclaré entre-temps, et la promesse d'un gué en ciment, les sociétaires ont accepté que l'ancienne « route privée » rejoigne le réseau commun. Plus de chaîne donc, libre passage pour tous. Le marché en valait peut-être la peine. La civilisation allait arriver à Pedruel.

Mais je me suis éloigné un peu de mon propos. Je vous parlerai du petit olivier de Naya une autre fois.

**Désinscription** : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

**Confirmation d'inscription** : Si vous souhaitez continuer à recevoir des nouvelles de nous, merci de compléter le formulaire (donner votre adresse électronique) sur notre site <http://www.laramonda.com/lettreinfo.htm> ou de nous écrire.